

B

BB, Béton Berbère : les constructions écologiques en pisé, 1000 ans d'avance sur la transition énergétique

Le parpaing c'est l'incontournable. Creux ou plein, ce bloc béton est dans toutes les constructions. Avec éventuellement la brique et plus rarement la pierre. La Tour Hassan de Rabat c'est ainsi de la pierre, quand la Giralda de Séville c'est de la brique. Mais le matériau historique du Maroc, dans les oasis, le Haut Atlas, la vallée du Todrha, dans la province de Tinghir, à 160 km de [Ouarzazate](#), c'est le pisé.

Avec cette technique on construit les habitations et les murailles millénaires, aux 10 mètres de haut et 2, 5 mètres de large, de Rabat, Marrakech ou des villes impériales. Simplement avec de la terre, de l'eau, des roseaux, des poutrelles quelques outils, pioches, damiers et tiges en bois, batteuses, bâtons, planches à coffrages, couffins pour transporter la terre humidifiée, sapes pour remplir ces couffins avec cette terre, tamis pour obtenir la terre fine destinée aux revêtements, cordes truelles, échelles en bois et bien sûr une équipe de 5 à 6 personnes du même douar, aux tâches bien précises. Il y a le responsable, le batteur qui après le décoffrage s'occupe du revêtement de la façade avec une couche très fine pour rendre le mur dur et étanche, les ouvriers qui creusent la terre, la préparent et en

remplissent les couffins.

Pour préparer la terre, c'est une semaine de malaxage avec de l'eau qui l'humidifiera, avant qu'elle ne remplisse les coffrages, sortes de moules parallélépipédiques de deux mètres de long, appelés *lluhs* en amazigh, où entre un mètre cube de terre que le responsable va damer. Le tout est posé sur 40 cm de fondations en pierres. On rajoute au fur et à mesure les « *lluhs* » pour arriver à la hauteur voulue. Soit pour une maison quatre « *lluhs* »

Après, c'est, avec des poutres, des poutrelles, fixées par un mortier d'argile, la pose du toit. Sur l'ensemble, on tisse une couverture formée de claies de roseaux, renforcée ensuite par des branches de laurier, des feuilles du palmier, pour empêcher l'infiltration des eaux de pluie. Une dalle à base de terre très humide vient couvrir le tout et un enduit d'argile mélangé avec de la paille et de l'eau constitue la couche d'étanchéité. L'évacuation de l'eau se fait avec des gouttières fabriquées avant du bois de palmier dattier et maintenant, concession à « union matériaux » ou Castorama, en zinc.

La maison en pisé finie, le bilan énergétique est le suivant : pour une température extérieure de 6 degrés en décembre, la chaleur à l'intérieur, grâce aux murs de 60 centimètres d'épaisseur, est de 16 degrés, contre 9 degrés pour la maison en matériaux dits modernes que les MRE, de retour au pays, font construire comme symbole d'ascension sociale, au prix d'un gâchis esthétique pour l'authenticité architecturale des vallées de l'Atlas.

Il est vrai qu'en 2019, lorsqu'à Rabat les murailles Almohades de la Médina et de l'avenue Roosevelt a été restaurées, Yacoub El Mansour avec ses cavaliers n'est pas revenu protester en seigneur des anneaux, puisque le savoir-faire du pisé a été conservé

« Baleûk, baleûk », le gyrophare » de la médina

Il y a un petit timbre bref des tramways, un dring des bicyclettes, un klaxon sévère des voitures, rien du tout des trottinettes, mais un joli « *Baleûk, baleûk* », « *attention, attention* », des âniers dans la médina de Fès.

Il faut vite s'écarter car c'est une question de respect pour le peuple travailleur des ânes qui montent les venelles escarpées de la médina sur leur lancée. Les arrêter en trainant au milieu, c'est comme si dans la montée du Tourmalet ou de l'Isoard on stoppait Quintana ou le maillot à pois, obligeant le grimpeur à relancer la machine.

Alors quand j'entends « *Baleûk, baleûk* », c'est comme mettre « *chapeau bas devant la casquette* », je m'écartere devant les petits sabots noirs qui s'accrochent aux pavés les tendons et les muscles tendus comme des cordes d'un luth qui ne fait pas là « *la nouba* », et je crie doucement en moi « *vas-y Platero, vas-y... Bourriquitos unidos jamas seran vencidos. !* »

Barrages (Les 144) : la course à la vie

Sur le Nil, le Congo, le Yangtsé, au cœur de la Chine un barrage, d'Assouan, d'Inga ou

des Trois gorges, c'est la fée électricité assurée avec les télés du monde entier sur des chantiers de titan qui ont fait rêver mais aussi lever les boucliers. Les temples de la vallée sacrée d'Abou Simbel découpés pour les sauver des eaux qui allaient les ensevelir, tout le monde se souvient. Comme les Trois gorges aux mille villages et 600km² de forêts engloutis sous 39 milliards de m³ d'eau avec le nombre de tremblements de terre augmentés, personne n'a oublié.

Au Maroc en revanche, les barrages c'est autre chose. On ne s'y bat pas contre et on ne meurt pas en manifestant pour les empêcher, comme à Sivens, dans le sud de la France de 2014, parce que le barrage ici c'est la vie. Quant à Tétouan, la Grenade andalouse du Maroc, le barrage de l'Oued Martil ne rentre pas en service assez vite, avec ses 120 millions de m³ de retenue, les habitants n'avaient plus eu droit, en 2016, qu'à moins de 12 heures d'eau par jour. Il n'en restait plus que 7 millions de m³ disponibles, quand les habitants en consommaient 38 millions par an. Et c'est pareil dans tout le pays qui est à la frontière du danger hydrique. Pas seulement à Dakhal, au sud dans provinces sahariennes, mais jusqu'au nord, en face de Sète sur la Méditerranée, à El Hoceïma, la ville du Rif semi-aride, aux 350 mm de pluies par an, même pas la moitié de Tétouan, à peine le tiers de Tanger et moins du quart de Chefchaouen la ville toute bleue, qu'un futur barrage précisément empêchera de changer pour le jaune brûlé des terres desséchées.

Les 22 milliards de m³ d'eaux de surface disponibles par an, ne font que 700 m³ par habitant quand il en faudrait 1000 m³ au moins pour ne pas aller aux pénuries. Alors comment ne pas suivre haletant cette fantastique course aux barrages, engagée il y a des décennies, comme course à la vie, par le roi Hassan II ? Plus de 100 barrages avec lui, 30 pour les vingt premières années du règne de Mohammed VI, 144 barrages aujourd'hui et la course se poursuit pour retenir dans les mains du pays l'eau qui ruisselle sur les villes agrandies et s'enfuit. Trois nouveaux barrages décidés dont le géant de Bni Mansour, pour Chefchaouen et sa province, avec plus d'un milliard de m³. Comme s'il fallait sauver la Cavale sauvage du poème de Musset : *« Après trois jours de marche sous le soleil ardent, la cavale sauvage attend immobile sous les palmiers poudreux*

Voir : Eaux, Hassan II

Betz : village de l'Oise 13ème région marocaine ...

Proche de Chantilly du Prince de Condé et à moins d'une heure de Paris, Betz est une petite commune de l'Oise, avec au milieu un grand château et sa rivière, la Grivette, qui le traverse. Marcel Dassault avait pensé l'acheter, mais ce fut le Roi Hassan II qui l'acheta. En 1972. Parce qu'avec des hêtres, des chênes, des bouleaux, un étang, des îlots, c'est le plus beau jardin anglais de France.

Son fils, le Prince héritier, qui bien sûr y venait, d'autant que son père lui avait construit, en joyau d'art marocain, un deuxième château, s'y plaisait. Au point que devenu Roi, le Roi Mohammed VI, au long de ses vingt ans de règne, y séjourne souvent. Tellement d'ailleurs que l'humour marocain a fini par dire en sourire que la commune de Betz est la treizième région marocaine, s'ajoutant aux douze autres officielles, étalées de [Dakhla-Oued Ed-Dahab](#) la saharienne à Tanger-Tétouan la méditerranéenne.

Ce qui est sûr, c'est d'abord que Betz la Picarde est maintenant jumelée avec Skirat, la St

Tropez atlantique du Maroc, et ensuite que sa superette ne tirera pas le rideau. Parce que la vingtaine d'employés permanents du Château, plus la soixantaine qui se rajoutent lorsque le Roi vient s'y reposer, à côté de ses purs sangs arabes engagés sur les hippodromes de Compiègne ou Chantilly, sont autant de clients qui lui assurent un chiffre d'affaires avantageux avec leurs salaires « royalement « avantageés ».

Comme en plus la mairie gagne chaque année au loto marocain, avec un chèque offert par le Roi et que les enfants de l'école partent en « colonie de vacances » dans un cinq étoiles d'Agadir, avec en plus 500 euros chacun, soit de quoi ramener en cadeau aux parents du savon noir « bledi », de la crème hydratante d'argan et de l'huile d'olive certifiée par les coopératives, forcément que tous les matins, discrètement, chaque Bessin murmure à capella « *longue vie au Roi* » !

C'est tout spécialement vrai pour deux vénérables dames de la commune qui vivent depuis des décennies un conte de fées. Leur père y était le boucher et leur mère y cuisinait des entrecôtes frites à la sauce. Détentrices du secret maternel de ce plat, elles voulaient ouvrir un restaurant à sa gloire. Comme le Roi Hassan II était là au château, elles osèrent lui parler de leur rêve d'entrecôte et de leur quête financière pour le réaliser. Le roi finança le projet. Très vite il prit de l'extension avec, sous le nom de « relais de l'entrecôte », quatre restaurants à Paris, dont un à côté des « deux magots » et un même.

Bey'a : La solennelle et contractuelle, les annuelles et rituelles

D'abord c'est du visuel. Chaque année le 30 juillet, depuis 1933, date de la première fête du trône voulue par le Mouvement nationaliste, pour consacrer l'intronisation du sultan Mohammed V à Salé, c'est la Bey'a, cérémonie grandiose d'allégeance devant un des Palais impériaux, de Tanger, Tétouan, Marrakech ou Rabat. Dans ce dernier cas, c'est sur l'esplanade du Méchouar, devant l'immense porte en bois ouvragé du Palais, par où sortira le Roi sur son destrier et sous l'ombrelle rouge inchangée depuis le tableau de Delacroix sur Moulay Abd ar Rahman, le sixième sultan de la dynastie Alaouite, que se déroule la fête du trône. Elle a du Cécile B. De Mille dans les décors, et on ne serait presque pas étonné d'y voir dans les tribunes de gauche des invités, Richard Burton, César, Auguste, Antoine où Cléopâtre, tant ils ne dépareilleraient pas dans cette atmosphère impériale et cette étiquette millimétrée.

Organisée en carrés de plusieurs rangs, selon les régions et provinces du pays, une marée de djellabas blanches, en tissu raffiné tissé au village de Bzou, attend. Sur des estrades aux sièges rouges du drapeau, alignés sous les toiles que l'on connaît aux tentes caïdales, les heureux invités, étrangers ou nationaux, grands patrons de médecine, paléontologue du Max Planck de Leipzig, professeurs d'universités, présidents de mosquées d'Europe, proches du palais, ministres subsahariens ambassadeurs et membres du gouvernement, regardent, tout autant qu'ils se regardent, émerveillés d'être là.

Le ministre de l'Intérieur, garant du caractère territorial du pacte d'allégeance, le seul membre du gouvernement à se trouver sur l'esplanade du *Méchouar*, au premier rang des serviteurs du trône.

Soudain la monumentale porte s'ouvre et c'est un ravissement de blanc, de rouge, de noir, de costumes, de fonctions, de serviteurs, en un agencement mystérieux d'étiquette

pluriséculaire dont seule les toiles du peintre El Glaoui rendent l'atmosphère.

Le cri du chambellan ouvre le cérémonial, annonçant les commis du Makhzen, placés par rangées.

« *Le ministre de l'Intérieur, les gouverneurs des régions et provinces du royaume !* »

« *Que Dieu accorde longue vie à notre seigneur* », crient les annoncés en se prosternant. »

« *Mon seigneur vous dit qu'il vous bénit* », répond le chambellan. »

La première rangée se prosterne une seconde fois en criant longue vie au roi.

« *Mon seigneur vous couvre de ses bienfaits* », déclame le chambellan pour congédier la rangée, qui se prosterne, souhaite longue vie au seigneur, et se retire sur les côtés et le roi avancent, toujours sous l'ombrelle porté par un « *Abid* » qui fait la Monarchie, puis la seconde rangée est annoncée, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la place se vide de ses milliers d'occupants.

Ce cérémonial complexe est décrit dans les moindres détails par Mohamed Boufous, ancien gouverneur de la province d'Errachidia, qui relate, non sans fierté, comment il y a assisté pour la première fois, en 1971.

Mode de gouvernement islamique par excellence, la *Bay'a* engage le chef religieux à faire triompher la justice d'Allah et à garantir la paix et la souveraineté de ses sujets. Depuis Ibn Khaldoun, bien des analyses ont été faites de cette institution, acte fondateur de tout règne de roi qui commence. Par exemple, à la mort du Roi Hassan II, le 24 juillet 1999, la cérémonie des funérailles terminée au Mausolée Mohammed V, le premier acte du règne qui commençait a été, a été à 19 heures, la lecture à haute voix de l'acte d'allégeance et sa signature par dix personnalités dont le conseiller du souverain défunt André Azoulay.

Dans cet acte, qui bien plus qu'un texte juridique est l'institution majeure du droit constitutionnel marocain, on a vu parfois un contrat bilatéral, rapproché du serment d'allégeance du droit féodal français, à caractère révocable, si le représentant de Dieu sur terre venait à manquer à ses engagements de gouvernance terrestre. Etant entendu que le concept d'allégeance dans la jurisprudence islamique date du temps du prophète.

Dans son célèbre *Commandeur des croyants*, John Waterbury rappelait lui que c'était ce pacte d'allégeance qui délimitait la frontière entre le *Bled Makhzen*, territoires soumis au pouvoir du sultan, et le *Bled Siba*, pays de la dissidence qui se refusait à verser l'impôt à l'Etat central.

Mais la *Bay'a* ne se réduit pas à ces comparaisons avec des institutions existantes en d'autres systèmes juridiques d'autres temps, dont le féodal par exemple que la Chanson de Roland vient illustrer au vers 3417 avec le serment de fidélité que les barons francs prêtent à Charlemagne :

« *Ne li faldrunt pur mort ne pur destreit* », « ils ne lui feront faute, ni pour mort, ni pour angoisse ».

La Bey'a est en elle-même une institution *sui generis*, spécifique aux lois fondamentales profondes du Royaume marocain, voire à sa civilisation. On ne peut pas la ramener à un simple classique contrat ou à un pacte de subordination en vertu duquel le nouveau souverain devient Commandeur des croyants. C'est, avec une puissante composante religieuse et une grande épaisseur historique, bien autre chose, alliage, comme un métal précieux, du droit et du sacré. Le Roi Hassan II, en juriste et constitutionnaliste passionné, en a donné l'analyse intégrant le multidimensionnel de l'institution aux deux corps, juridiques et religieux.

Blanc Bzou : l'uniforme pouvoir

Un ministre, un haut fonctionnaire, un conseiller ou un ancien énarque français, « ça » porte un uniforme. Du moins jusqu'à la présidence Macron. Costume gris le plus souvent ou en tout cas bien sombre. Peu importe qu'il ait été acheté ou offert au locataire de Matignon . L'essentiel est qu'il soit austère.

Au Maroc il y a aussi un costume officiel de dirigeant, mais il est blanc. Et il vient de loin. Pas de chez *Brioni*, *Armani* ou *Corleoni*. Non des Omeyyades d'Andalousie.

C'est une djellaba portée lors de la fête du trône, dans les cérémonies protocolaires, par exemple si on est ministre des affaires étrangères ou conseiller du roi invité en 2019 lors de la visite officielle du Pape à Rabat. Elle est faite dans un tissu raffiné tissé dans la petite ville de Bzou située dans le Haut Atlas.

Là se produit, selon un savoir-faire ancestral, transmis par les femmes de génération en génération, une toile d'une exceptionnelle qualité, la *kharka*, servant à confectionner ces djellabas blanches que portent les membres de la famille royale, lors des cérémonies officielles.

Chaque rentrée solennelle du Parlement aussi , en octobre, face au souverain à la tribune , avec à sa droite le Prince héritier et à sa gauche le Prince Moulay Rachid son frère, tous les parlementaires sont dans l'hémicycle en « tenue traditionnelle complète », selon les termes même du règlement intérieur, c'est à dire en djellaba blanche qui, au-delà de composer, capuchon blanc sur la tête laissant voir sur le front le rouge puissant du tarbouch, un tableau vivant d'El Glaoui, assure, comme le fait la robe d'avocat au Palais, une précieuse mise à égalité des députés . Ceux ci peuvent s'adonner à leurs activités le plus normalement possible, puisqu'ils n'éprouvent aucune difficulté à exécuter une quelconque tâche, aussi complexe soit-elle, en portant leurs vêtements traditionnels.

C'est là un des grands marqueurs de la société politiques marocaine. Ce blanc bzou dit en effet beaucoup. Il dit l'égalité par l'islam, la simplicité austère . On n'est pas au pays d'un gothique flamboyant. Le vêtement a de l'harmonie avec une philosophie d'Al Ghazali , voire une architecture dépouillée de la mosquée almohade de Tinmel dans le haut atlas , au sud de Marrakech , saisissante d'austérité au milieu des oliviers surplombant un torrent

On pourrait d'ailleurs retrouver un style comparable dans le vêtement des femmes aux villes du sud constitué de la *melhfa*, grand tissu qu'elles entourent autour du corps. Même s'il peut prendre plusieurs couleurs et être aussi du sari imprimé de dessins.

Ben Barek Larbi : Le Mozart du « ballon enchanté ».

Voir : football ; Ahmed Faras

Bleu de la « Darâa » : Révolution sur la tunique sahraouie

Avant d'être religieux, avec au moins deux livres dans la vie de tous les jours et linguistique, avec deux langues officielles, l'arabe et l'amazighe, au-delà des autres parlars visés par l'article 5 de la constitution, le multiculturalisme marocain est d'abord en technicolor. Il se voit, dans les couleurs régionales des tentes, dont le noir de la Khayma du Sahara, et dans les variations régionales des vêtements. Alors qu'en France le vestimentaire reste jacobin un et interchangeable des Hauts de France à l'Occitanie, avec les mêmes uniformes portés : jeans déchirés aux genoux, Nike ou Addidas aux pieds, bonnet sur la tête ou capuchon, sac à dos, sans parler de la trottinette ou du vélo.

Dans le Sud marocain, les hommes et les femmes portent des vêtements spécifiques à la région, qui sont caractérisés par leur simplicité et leur élégance. Les hommes portent la derâa, alors que les femmes portent la melhfa.

Malgré les changements intervenus au niveau des modes de vie, avec la sédentarisation de la population, les Sahraouis continuent de garder des costumes féminins et masculins, dont l'origine remonte aux temps anciens. Et contrairement à ce que l'on peut penser, les Sahraouis s'adonnent à leurs activités le plus normalement possible, puisqu'ils n'éprouvent aucune difficulté à exécuter une quelconque tâche, aussi complexe soit-elle, en portant leurs vêtements traditionnels.

Pour toute personne étrangère aux villes du Sud du Royaume, la première chose que son regard captera dans ces villes, ce sont les voiles colorés dans les rues, qui sont portés par les femmes de la région. Cette tenue vestimentaire des femmes est constituée de melhfa qui est un grand tissu qu'elles entourent autour du corps, ce vêtement peut prendre plusieurs couleurs et il peut être aussi du sari imprimé de plusieurs couleurs et dessins. Dans les traditions de cette région, la melhfa doit couvrir tout le corps de la tête aux pieds, la femme ne doit pas laisser apparaître ses cheveux.

« Les goûts et les aspirations d'une jeune Sahraouie de vingt ans ne sont certainement pas ceux d'une dame de soixante ans », confie, à ALM, Salka une jeune Sahraouie de 25 ans.

Ces melhfes ne sont pas tous identiques puisqu'il y a celles qui se portent seulement pour les occasions, celles que les femmes sahraouies mettent chez elle, les melhfes portées par les jeunes filles et celles portées par les vieilles dames. Et il suffit d'assister à un mariage, ou à une quelconque festivité religieuse, pour se rendre compte à quel point les Sahraouies restent fidèles à leur plus belle tradition.

« Il s'agit d'une tenue vestimentaire féminine de 4 mètres de longueur et d'une largeur ne dépassant pas un mètre et soixante centimètres et dont le prix varie entre 40 et 8000 dirhams, et souvent les plus chères sont réservées pour les mariages et les grandes fêtes », explique à ALM Mohamed Lamine, un commerçant de vêtements féminins. Et qui ajoute que ces melhfes sont fabriquées avec toutes sortes de cotons dont certains sont très fins. Selon ce commerçant, vu la mondialisation, de nouveaux types de tissu commencent à

envahir les marchés des provinces sahariennes, et les melhafs les plus chères sont celles qui viennent de la Mauritanie. Bien plus la demande est très forte sur les melhfafs du fait que la femme sahraouie peut changer deux ou trois fois par jour sa melhfa, et même à la maison doit en mettre une. Aux pieds, la femme sahraouie porte des babouches ou nâayel, et pour les cérémonies familiales et les fêtes, elle porte des bijoux en argent.

Quant au costume masculin sahraoui, la Darâa, elle reste dominée par deux couleurs, le blanc et le bleu. Il s'agit d'une tunique ample ayant deux ouvertures sur les côtés ainsi qu'une poche au niveau de la poitrine, le choix de ces deux couleurs est conçu pour protéger contre la chaleur et les rayons ardents du soleil. La darâa est en principe longue et couvre le corps jusqu' à la cheville, et dont le prix peut aller de 1500 à 10000 dirhams. Sous la darâa, le Sahraoui porte un pantalon bouffant au fond très bas, pouvant se situer au niveau des jambes, il est très adapté aux positions de vie accroupies, à genoux ou assis en tailleur. Sous ses vêtements, le Sahraoui porte des talismans pour se protéger contre différents maux, malchance ou mauvais œil. Et souvent le Sahraoui porte deux vêtements blancs sous la darâa blanche.

Sur la tête, les hommes sahraouis portent un lithâm noir, qui est une couverture pour la tête et le visage, et qui est destinée à protéger le visage contre la chaleur, les brûlures et les aspérités de l'environnement. Le Sahraoui s'en sert également comme couchette en été, pansement pour couvrir une blessure. A part sa valeur esthétique, et l'élégance qu'il confère à celui qui s'en habille, la darâa témoigne également du statut social du concerné. D'ailleurs, dans les souks de la ville de Laâyoune, comme dans les autres villes sahariennes, le commerce de la melhfa et de la darâa est très florissant, et il n'est pas étranger de trouver des commerçants venus de Mauritanie pour pratiquer ce commerce, qui bat son plein à l'occasion des fêtes religieuses et les cérémonies de mariage.

Bonne année amazigh 2020

Je lèche du regard la vitrine d'un pâtissier rabati. C'est janvier 2020. Sur de grands gâteaux de chocolat noir, aussi brillants qu'un écran de Iphone, bordés de pastilles jaunes ovoïdes, on lit, dans un triangle de chocolat blanc en forme de bijou mystérieux de femmes de l'Atlas : *Asgass Ambarki 2970...*

C'est bonne année avec 950 ans d'avance sur le calendrier grégorien !

Brigands, corsaires, pirates et otages

Quand le pouvoir central vacille, la force reprend ses droits et il y a des brigands, des bandes, des compagnies. La France a connu cela, comme l'ouest américain et le Maroc aussi sur des siècles. Par exemple au XII^{ème} siècle almohade, sur la route des caravanes, il y avait ce que François – Xavier Fauvelle, l'historien des afriques, appelle « une mafia du désert », des bandits coupeurs et pilleurs de pistes, dont les têtes tranchées finissaient parfois sur le sol du palais de *Sijilmâsa*. *Ibn Battûta*, le plus célèbre des « routards » de l'histoire, qui a traversé le Sahara durant deux mois de 1352, a raconté tous ces risques.

Au début du XX^{ème} siècle encore, avec un célèbre rifain Abdallah el-*Raisuni* ou *Raisuli*,

à la tête barbue de calife de Daesh et une réputation il est vrai entre celle d'un Robin des bois, de barbe bleue et de maquisard résistant, un brigand de haute volée était toujours présent . Menant le combat contre l'occupation espagnole du Rif, il a terrorisé , jusqu'en 1925, le nord marocain par ses prises d'otages, en dernier baron féodal et dernier pirate barbaresque d'une histoire commencée au XVIème siècle avec la célèbre *Sayyida al-Hurra*, princesse de Tétouan, régente de la cité de 1515 à 1542, connue pour la lutte qu'elle mène contre les Portugais occupant Ceuta, pour son alliance avec le corsaire turc Barberousse et pour son commerce des otages élevé au rang quasi industriel.□□

Il y aura aussi et surtout, de 1627 à 1668, la République maritime, mi corsaire, mi pirate, de Salé, à l'embouchure du Bouregreg. Mélange hétéroclite de néerlandais, comme le fondateur de cette république, d'anglais, de turcs, d'*hornacheros* et de *morisques*. Les premiers viennent d'Hornacho, une commune d'Extrémadure, en Espagne, d'où ils ont été chassés en 1610, pour s'installer à Salé sur la rive droite du Bouregreg . Les morisques eux sont des andalous, venus à « Salé-le-Neuf » , future Rabat, après les décrets d'expulsions pris par [Philippe III](#) à la fin de 1609 et au début de 1610.

Un d'eux, Ibrahim Vargas, devient le premier président de cette république , dont descend l'actuelle famille rbatie des *Bargach*.

Protégée par les hauts-fonds barrant l'entrée de l'estuaire, cette communauté de pirates prospéra en attaquant les navires et en effectuant des raids de prise d'esclaves à revendre. Une qacida de la poésie populaire résume bien dans ses vers l'atmosphère de cette république :

« *Mon navire corsaire apparaît en pleine mer :*

c'est un fameux capitaine qui le commande.

Il est couvert de plaques d'argent garnies de grains du même métal...

Il est paré et bien équipé

Il a trois mâts qui dans l'air s'élèvent , seize voiles , leurs agrès de cordes...

Le capitaine et expert dans l'emploi du sablier, de la boussole et de la carte.

Mon corsaire fit du butin :

Il apporta de belles chrétiennes encore vierges

Et pures comme des diamants...

Sous les ailes de la paix , les gens étaient plongés dans la joie.

Les canons du salut proclamèrent que le butin était arrivé »

Il suffit de lire et on comprend beaucoup. Par exemple que les relations Maroc – Europe n'ont pas été dans une mer d'huile. D'autant que tous les bombardements par des escadres françaises ne changeaient rien à cette piraterie, même si le Sultan Moulay Ismaël avait repris le contrôle de la ville. Il faut attendre 1818 pour que Moulay Sliman mette définitivement fin à ces activités.

Voir : Caravanes, Robinson Crusoé, Sayyida al-Hurra , Ibn Battûta, Sijilmâsa,

Brochettes de Khémisset... en danger

Au pied des premiers contreforts de l' Atlas, sur le passage obligé pour aller de Rabat l'atlantique à Oujda l'orientale, on est dans la tribu des zemmours, tribu des siècles durant insoumise au pouvoir du Makhzen, tribu du bled Siba aux rudes guerriers, cavaliers éblouissants à la monte zénète, maîtres des embuscades , même contre les harkas de Moulay Ismaël le sultan voisin de Meknès qui pourtant, pendant les cinquante ans de son règne , a maté, par les têtes sautant au fil de son sabre sanglant, tout ce qui avait osé lui résister.

Ces zemmours tirent d'ailleurs leur nom d'un olivier sauvage, appelé précisément azemmur en langue [tamazight du Maroc central](#) , et célèbre pour son extrême dureté, dont leur tempérament a dû hériter.

C'est peut-être aussi la qualité de ce bois qui explique que dans la ville phare des zemmours, *khémisset*, on fait des brochettes d'anthologie de la gastronomie... Avec bien sûr des viandes ovines et bovines qui provenant d'élevage extensif contribuent pour l'essentiel à la réputation des petits cubes grillés dont les parfums se diffusent en volutes sur des centaines de lieux à la ronde.

En allant de Rabat à Fès ou à Ifrane, on s'arrêtait là, à Khémisset. Parce que dans les cafés en bord de la rue centrale, par où passait la nationale, des maîtres rôtisseurs improvisés faisaient les meilleures brochettes de tout le Maroc. Dans cette province, que pendant des siècles on ne pouvait traverser qu'en versant une sorte de péage, le *zetata*, pour se mettre sous la protection d'un membre de clan, les brochettes au XXème siècle avaient tout changé. De la réputation du moins. Au point que de Khémisset et des zemmours on avait fini par retenir moins les djellabas aux laines multicolores et les robes des femmes aux couleurs vives, dont des jaunes, que le couturier Lacroix aurait gagné à connaître, que tout simplement les brochettes.

Aujourd'hui il y a l'autoroute n °2 de Rabat à Oujda et plus personne ne s'arrête à Khémisset, parce que plus personne n'y passe. Même plus les semi-remorques. Les brochettes sont alors en danger, un savoir-faire disparaît et même l'UNESCO n'est pas mobilisée pour sauver un patrimoine immatériel de l'humanité... en charbon de bois, en piques d'acier et en petits cubes qui grésillaient sur les flammèches allumées par le mauvais cholestérol condamné au bûcher sur les braises qui rougeoyaient.

On a protégé les cerises de Sefrou, la diète méditerranéenne et bien sur le couscous, mais les brochettes, elles sont oubliées sur la liste de l'humanité.

Voir : Couscous, UNESCO